



Première
ANNEE



VOLUME
premier.



NUMERO

25



11

Aout

1898

LA FAMILLE CHRETIENNE.

REVUE HEBDOMADAIRE
DE LECTURES CHRETIENNES,
PUBLIEE
avec l'autorisation
de Monseigneur l'Archevêque d'Ottawa,

PAR L'IMPRIMERIE
JEANNE d'ARC à Masson.
Comté Labelle, Qué.

PRIX: \$1.00 par année.



En vente à l'imprimerie JEANNE d'ARC,
MASSON, COMTÉ LABELLE, P. Q.

Compositions musicales de Mr l'abbé
Auguste Thibault.

EXTRAIT DU CATALOGUE.

Musique religieuse.

MONTRÉAL 2 OCTOBRE 1897.

MONSIEUR L'ABBÉ,

Je suis heureux de vous dire combien les cantiques de l'abbé Aug. Thibault sont beaux et empreints du cachet d'une grande piété. La mélodie en est harmonieuse et chantante, et l'accompagnement, sans être difficile, ne manque pas de richesse et de goût. C'est donc faire une œuvre excellente qu'à répandre ces cantiques, et c'est aider singulièrement la piété dans les âmes que de les faire chanter dans nos paroisses et nos pensionnats.

Votre respectueux serviteur en N.-S.,
H. L., Prêtre.

T'AIMER, C'EST LE CIEL! Duo à l'Eucharistie,40
DIVINE HOSTIE! Duo concertant à l'Eucharistie,40
JÉSUS EST PLUS DOUX ENCOR! Duo à l'Eucharistie,50
L'HOSTIE DE PAQUES! Solo et chœur à 3 voix,50
ACCLAMATIONS À MARIE, à 3 voix égales,40
GLOIRE À JOSEPH! à 3 voix égales,40
LE LIS DE St JOSEPH, Duetto,40

3 de ces morceaux, au choix, \$ 1.00

Les 7 morceaux ensemble, \$ 2.00

Musique récréative.

Pour Jeunes Gens

LE FLAGEOLET MAGIQUE. Folichonnerie enfantine,65
LE PETIT POUCKET. Opérette en 2 actes,75



PLACE A DIEU!

La Famille Chretienne.

VOL. I. No. 25. — 11 AOUT, 1898.

SOMMAIRE :

Evangile du onsième Dimanche après la Pentecote. — Calendrier. — Charité de Marie. — L'éducation. — A propos de la Bourgogne. — Assassinat du R. P. Bertholet. — L'espion américain. — La confession du bohémien. — La dernière gerbe.

Evangile du XI^e Dimanche après la Pentecote.

✠ *Suite du saint Evangile selon saint Marc. — Ch. 7.*

EN ce temps-là, Jésus quitta le pays de Tyr, traversa la Décapole, et alla par Sidon vers la mer de Galilée. Alors on lui amena un homme sourd et muet, et on le pria de lui imposer les mains. Jésus, le tirant de la foule et le prenant à part, lui mit les doigts dans les oreilles et de la salive sur la langue ; puis, levant les yeux au ciel, il fit un soupir et lui dit ; Ephphéta, c'est-à-dire, ouvrez-vous. Aussitôt ses oreilles s'ouvrirent, sa langue se délia, et il parlait distinctement. Jésus leur défendit d'en parler à personne ; mais, plus il le leur défendait, plus ils le publiaient : et dans leur admiration ils disaient : Il a bien fait toutes choses : Il a fait entendre les sourds et parler les muets.



CALENDRIER

Aout.

- 14 DIM. XI ap. Pent.
 15 Lun. Assomption de la B. V. M. double de 1^{re} classe avec octave.
 16 Mar. ST HYACINTHE, conf.
 17 Mer. Octave de St Laurent.
 18 Jeu. ST ROCH.
 19 Ven. De l'octave de l'Assomption.
 20 Sam. ST BERNARD, abbé. Jeune : c'est le jeûne de la vigile de l'Assomption qui est transféré à la veille de la Solennité.
 21 DIM. XII ap. Pent, ST JOACHIM, père de la B. V. M. Solennité de l'Assomption de la B. V. M.



CHARITE DE MARIE.

A l'occasion de la Fête de l'Assomption de la T. S. Vierge Marie, nous donnons le complément du beau travail du R. P. Alexis, l'Amour et ses manifestations en Marie. Nous avons dû interrompre cette étude pour faire place au Sacré Cœur pendant le mois de juin. (Voir les numéros 11 — 12 — 13 — 14 du mois de Mai)

Charité de Marie.

Marie, transportée par l'amour dans le sein de Dieu, suit les vifs mouvements de la divine charité ; projetée au dehors comme un rayon de soleil elle retourne sur la terre qui tressaille d'aise au contact de sa tendresse.

L'amour de Dieu pour ses œuvres est communiqué à Marie ; elle est trop unie à son Maître pour ne point marcher dans ses voies et ne point aimer tout ce qu'il aime.

La voyez-vous sur le Calvaire, au pied de la croix de Jésus ? Non loin d'elle la foule des Juifs s'écoule en blasphémant. Jésus, c'est son Fils ; les Juifs sont les meurtriers de Jésus. Et pourtant, dans le cœur de Marie point de haine, car le cœur de Jésus est plein d'amour. Elle partage ses sentiments, s'unit à ses pensées. Jésus, pour vengeance, avait demandé à son Père le pardon de ses bourreaux ; il va prier sa mère de vouloir les adopter : " Femme, voilà votre Fils ; Homme voilà votre Mère ! " Marie accepte.

L'amour qui procède de Dieu revêt un caractère d'universalité. L'amour naturel est nécessairement borné ; notre faible nature ne peut indéfiniment se répandre ; son énergie s'exerce et s'épuise dans le cercle de la famille et des amis ; nous ne sommes capables ni de trop de haine ni de trop d'attachement. Mais le cœur embrasé de la divine charité voue une

haine mortelle à Satan, et un amour immortel aux hommes. Loin de s'affaiblir en s'étendant la charité s'enflamme davantage, jusqu'à ce qu'elle devienne un feu dévorant et prenne le nom de Zèle. Lampades ignis atque flammam. Aquæ multæ non potuerunt extinguere charitatem nec flumina obruent illam. Cantic. VIII. 6.

FRÈRE ALEXIS, CAP.

A propos du naufrage de la Bourgogne.

Le commandant Deloncle, de la "Bourgogne", était un officier d'un rare sang-froid. Il était de la race de ces braves qui voient venir la mort sans sourciller, et qui triomphent souvent d'une situation périlleuse par le calme énergique.

Écoutons-le raconter lui-même un curieux épisode d'une de ses traversées du Havre à New-York.

" Nous avons quitté le Havre depuis trois jours, nous dit-il, et voilà que, tout d'un coup, en faisant ma ronde, je m'aperçois que le feu est aux soutes du navire. Le danger est sérieux ; mais, au premier coup d'œil, je me rends compte qu'on peut le conjurer. On se met au travail, ardemment... Avec cela que le vent avait fraîchi et que la mer devenait grosse... Toutes les chances... Vous savez combien les passagers sont impressionnables... Pour la plus légère avarie, ils croient tout perdu... Courageux individuellement, ils s'affolent dès qu'ils sont en foule... J'ai toujours remarqué que la peur est contagieuse... Soyez sûrs qu'on en découvrira bientôt le microbe... J'avais recommandé à l'équipage le silence le plus complet sur cet incident, jugeant inutile d'inquiéter tous ces braves gens... Et puis, je les connais, ils eussent gêné la manœuvre ! J'avais, du reste, tout le temps de les prévenir, en cas de danger trop immédiat... Mais, dans un espace aussi resserré, il est difficile de garder longtemps un secret... Vous n'imaginez pas ce qu'il y a de rôdeurs et de sondeurs parmi la population — c'est le cas de le dire — flottante d'un paquebot. Un matin, j'entends sur le pont, des cris, des cris :

" Qu'est-ce qu'il y a ? Qu'est-ce qu'il y a ?

— Il n'y a rien ! — On dit que le feu est à bord ! — Mais non, mais non ! — Mais si, mais si..... " Il fallut bien avouer..... Je leur expliquai que ce n'était rien..... que cela arrivait souvent..... qu'il n'y avait pas de péril... et je les suppliai de demeurer sans crainte, de manger, de dormir, de jouer au pocker, faire de la musique, se promener sur le pont, comme d'habitude ! Il y avait un peu de tout, sur le paquebot..... des Français, des Italiens, des Allemands et surtout des Américains !..... J'ai une certaine force de

conviction Je n'eus pas de peine à la communiquer à ceux de France, d'Italie et d'Allemagne, qui reprirent leur existence comme si de rien n'était..... Mais les Américains!..... Va te faire fiche!..... Impossible de les remonter..... Ils sont blancs, jaunes, verts, se lamentent, se désespèrent, crient, jurent que leur dernière heure est arrivée..... Quelques-uns devenus presque fous, m'offrent des sommes considérables pour... les débarquer!..... en pleine mer!.....

“ Écoutez!... leur dis-je, je parie 20 000 dollars, vous entendez, 20 000 dollars, que mardi, à 5 heures du matin, nous entrons dans le port de New-York, sains et saufs!... Qui tient le pari?... ” Ce fut instantané... ce fut magique! Les visages se détendent et se rassèrent, les mains crispées retombent... La confiance renaît chez les plus désespérés... Et les voilà tous beaucoup plus rassurés que je l'étais moi-même!... L'argent avait fait ce miracle! Du moment que je risquais tant de dollars, c'est que j'étais certain de gagner! Hip... Hip... hurrah!... Ils m'acclamèrent!... La vie reprit son train-train ordinaire sur le paquebot... Et, le mardi, comme je l'avais fort imprudemment promis, du reste, nous entrons à New-York!... ”

Il paraît que cet infortuné commandant était franc-maçon; c'est du moins ce qu'ont dit certains journaux. J'aime à croire qu'il ne l'était que de nom, comme tant de catholiques séduits par les avantages matériels qu'offrent les sociétés secrètes: ils en sont membres, mais n'en connaissent jamais les secrets. En tout cas il a pu, au dernier moment, recevoir l'absolution d'un des prêtres présents. Dieu lui aura sans doute tenu compte de son généreux dévouement, car il n'a pas cessé un seul instant de donner des ordres et de travailler au sauvetage des passagers, s'oubliant complètement lui-même. Quand le vaisseau disparut sous les flots, le commandant avait encore la main sur la corde de la sirène, et donnait un dernier signal pour demander du secours.

Cette vaillante conduite d'un homme éloigné de la pratique religieuse, conduite dont les exemples ne sont pas rares, me suggérait cette réflexion, que *l'esprit de devoir*, tant dans la marine que dans les armées de terre, est un des moyens qu'emploie la divine Providence pour empêcher les nations qui perdent la Foi, de descendre trop bas. Lorsque la vie chrétienne diminue chez un peuple, les dangers de la navigation et les périls de la guerre maintiennent encore chez lui une élévation morale, purement humaine il est vrai, mais qui le rapproche cependant des idées chrétiennes. La discipline militaire est une école d'obéissance, d'abnégation et de respect de l'autorité; les fatigues et les dangers de la guerre endurés par des hommes réunis sous les plis d'un même drapeau pour la défense d'une commune

patrie, développent les sentiments de charité fraternelle, d'égalité, de justice et enfantent les généreux dévouements.

Malgré l'injustice de la guerre Hispano-Américaine, quelque coupables que soient devant Dieu ceux qui ont jeté leur pays dans cette entreprise inique, il n'en est pas moins vrai que la bravoure des soldats Américains, improvisés pour la plupart, est digne d'éloges et que les qualités militaires de leurs chefs font l'admiration de l'Europe, aussi bien que celles des Montéjo, des Cervera, des Blanco, etc. De part et d'autre, ce sont des audaces, des faits d'armes et des procédés chevaleresques dignes des chevaliers chrétiens du Moyen-Age.

Dieu sait toujours tirer le bien du mal, et cet esprit militaire qui s'éveille aux Etats-Unis sauvera peut-être cette grande nation du matérialisme brutal et grossier où ses richesses semblaient vouloir la plonger.



DE L'ÉDUCATION.

Par le Rév. Père Alexis, Capucin.



THOMAS — Bonjour mon Père. De quoi allons-nous parler aujourd'hui?

LE PRÊTRE — Voulez-vous que je vous apprenne à élever vos enfants?

THOMAS — Volontiers ; mais, je vous en prie, pas d'envolées, il s'agit de mes enfants à moi, de petits habitants canadiens.

LE PRÊTRE — C'est entendu. A mon tour, je vous avertis que je vais vous faire un cours complet d'éducation domestique, en prenant la question *ab ovo*, comme on dit, et la menant jusqu'au mariage.

THOMAS — Voilà précisément ce que je désire.

LE PRÊTRE — Commençons donc avant la naissance de l'enfant. Avez-vous entendu parler des lois de l'atavisme?

THOMAS — Non.

LE PRÊTRE — On appelle de ce nom un ensemble de phénomènes d'hérédité très curieux, la transmission de père en fils de certaines maladies, de certaines tares et même de certaines qualités. Quelques-uns de ces phénomènes sont bien connus ; ainsi tout le monde sait combien facilement se transmettent les ressemblances physiques, les marques sur la peau, l'épilep-

sie, l'idiotisme ; d'autres, au contraire, sont plus rares et paraissent étranges. Laissez-moi vous en citer un fort remarquable.

Le fait se passa à Paris, pendant la grande révolution. Vous avez peut-être ouï parler de ces femmes féroces appelées *tricoteuses* qui stationnaient toute la journée, leur bas à la main, sur la place de la Révolution, pour voir tomber les têtes sous le couteau de la guillotine ? Or une de ces femmes eut une enfant. Mais quelle ne fut pas la stupeur des voisins lorsqu'ils aperçurent autour du cou du nouveau-né une raie rouge en forme d'un mince filet de sang. C'était le résultat des spectacles qu'affectionnait sa mère. Lorsque la paix fut rétablie et que les honnêtes gens triomphèrent, cette infortunée qui avait grandi devint un objet d'exération universelle.

On se tromperait en supposant que ces lois d'atavisme ne regardent que la partie corporelle de notre être. Elles ont une tout autre portée ; leur influence se fait sentir jusque sur nos facultés intellectuelles et morales. C'est de la connaissance de ce fait que procèdent des proverbes comme ceux-ci : tel père tel fils ; bon chien chasse de race ; et la malédiction de nos Saints Livres, poursuivant le père coupable, dans ses enfants, jusqu'à la troisième et quatrième génération.

THOMAS — Comment cela se peut-il faire ? Que la génération transmette à l'enfant les qualités et les défauts corporels des parents dont il procède, je le comprends bien ; mais son âme qui vient de Dieu directement, comment en peut-elle être affectée ?

LE PRÊTRE — Que son âme procède directement de Dieu et non des parents, c'est certain ; mais que néanmoins, les parents influent sur cette âme, c'est un fait trop constant pour qu'il soit loisible d'en douter. N'entendez-vous pas tous les jours autour de vous des discours comme celui-ci : un tel enfant est intelligent ou bien idiot comme son père ?

Une comparaison nous donnera peut-être la clef de ce problème. Prenez, par exemple, un cierge fait avec de la cire saupoudrée d'encens. Ce cierge allumé vous donnera en même temps de la clarté et du parfum tellement les deux corps sont unis.

De même, en l'homme, l'âme et le corps, fondus ensemble, exercent l'un sur l'autre une profonde influence. Une âme forte fait un corps courageux, selon la pensée de Bossuet ; un corps lourd, de son côté, au témoignage de Madame de Sévigné, fait une âme flasque et pusillanime.

THOMAS — Alors les doctrines de certains criminalistes qui attribuent nos fautes à l'hérédité sont exactes, et l'homme n'est pas responsable ?

LE PRÊTRE — Halte-là. Vous allez trop loin. Gardez-vous d'une dangereuse exagération. Dans l'homme sain de corps et d'esprit la liberté et la

responsabilité subsistent toujours. Ce qu'il y a de vrai c'est que tous les hommes ne sont point également doués ; que les uns ont de grandes luttes à soutenir contre une nature ingrate, tandis que d'autres ont un penchant naturel à la vertu. L'éducation peut encore modifier ces dispositions dans un sens ou dans l'autre ; mais en fin de compte la responsabilité demeure.

THOMAS — A quoi en voulez-vous venir avec vos lois d'atavisme.

LE PRÊTRE — A ceci : Que les époux, même avant la naissance de l'enfant, peuvent influer sur son tempérament futur ; et que pour éviter que cette influence ne soit désastreuse, ils ont des précautions à prendre. Que le mari ait donc grand soin d'éloigner des yeux de sa femme tout mauvais spectacle, de ses oreilles tout mauvais discours, de son cœur toute mauvaise pensée ; qu'il évite, en particulier, les disputes, les blasphèmes, l'intempérance. Car, à cette époque critique, la plupart des femmes sont sujettes à des troubles nerveux qui surexcitent leur sensibilité et qui peuvent avoir, par contre-coup, des conséquences fatales à l'enfant qu'elles portent.

Vous voyez que je suis pratique.

THOMAS — C'est vrai, Je n'avais jamais pensé à ce que vous me dites. Vous avez parfaitement raison.

LE PRÊTRE — Poursuivons. L'enfant vient de naître. Certaines mères ont l'habitude de coucher dans leur lit le nouveau-né. Voilà une grave imprudence dont le résultat a été la mort de plusieurs de ces petits, étouffés pendant le sommeil. Il faut tenir l'enfant dans un berceau ; je charge la conscience d'une femme négligente, ou paresseuse à ce point, des accidents qui surviendront.

Un peu plus tard, les parents auront à parer à un double danger d'un genre bien différent, je veux parler du scandale. Où faudra-t-il coucher l'enfant ? Dans la chambre de sa mère ? Non, car une âme enfantine perd aisément sa fleur d'innocence. Dans un appartement éloigné, soit seul, soit en compagnie de ses frères ? Pas davantage, car dans un âge si tendre les mauvaises habitudes s'acquièrent d'autant plus aisément que le discernement n'existe point encore, pour devenir avec le temps un mal presque sans remède.

Les parents avisés n'exerceront jamais trop tôt une exacte surveillance, de jour et de nuit.

THOMAS — Prétendez-vous qu'il faille surveiller les enfants avant qu'ils aient atteint l'âge de raison ?

LE PRÊTRE — Assurément, mon cher ami. L'éducation avant de s'adresser à l'intelligence s'adressera à l'instinct et formera les habitudes. Ne fait-on pas l'éducation d'un chat, d'un chien ? Un chat gâté saute sur a table,

abuse de la griffe. Ainsi de l'enfant. Il est doué d'un flair merveilleux qui lui enseigne comment user et abuser. J'ai ouï parler d'un certain bébé qui, toute la journée, tyrannisait sa mère, femme faible, et qui, le soir, lorsque le père rentrait au logis, se laissait intimider par ses longues moustaches.

THOMAS — Parbleu, c'est mon fils !

LE PRÊTRE — Vous voyez ... Lorsque les premières lueurs de la raison commencent à poindre au cerveau de l'enfant, alors l'éducation se complique et devient une science. D'elle dépend, en effet l'avenir de la petite créature que Dieu vous a confiée.

Un poète latin, Horace, comparait les enfants à la cire molle. Tout d'abord on la pétrit à son gré. Plus tard, lorsqu'elle aura durci, on pourra la rompre à force de coups, mais non pas changer sa forme. Ainsi des enfants ; ce n'est point à vingt ans qu'on modifiera leur caractère.

La sainte Ecriture se sert d'une autre comparaison. D'après elle les enfants sont de jeunes arbres qu'il faut étayer. Cette comparaison me rappelle un fait, qui va bien à mon sujet. Avant de venir au Canada, j'étais de résidence au couvent de Narbonne, dans le midi de la France. Or Narbonne est peut-être la ville d'Europe la plus exposée au vent.

Narbo ventosa,
Sine vento venenosa,
Cum vento salubrosa.

dit le proverbe.

Pendant la plus grande partie de l'année une forte brise y souffle constamment de l'est à l'ouest, c'est-à-dire de la Méditerranée à l'Atlantique, à travers le fameux col de Naurouse qui sépare les Pyrénées des Cévennes.

Aussi la végétation se ressent-elle de ce curieux phénomène, et malgré les longues rangées de cyprès plantées en tout sens dans la campagne pour couper le vent, les arbres sont-ils penchés d'un côté, la tête échevelée, comme sous l'effet d'un ouragan. Il n'y a que les vignes qui se trouvent bien de l'agitation de l'atmosphère, car elles ne gèlent jamais au printemps.

Eh bien ! savez-vous comment on s'y prend là-bas, quand on plante un arbre fruitier, pour empêcher qu'il ne se déracine ou qu'il ne pousse mal ? On lui donne un tuteur ; c'est-à-dire qu'on fiche en terre, près de l'arbuste, un fort pieu auquel on l'attache, non pas avec une corde, comme font les habitants maladroits, car le frottement couperait l'écorce, mais avec de la paille tressée.

Un jour, sans doute, paille et pieu pourriront, mais l'arbre aura pris de la force et tiendra bon. Comprenez-vous mon apologue ?

THOMAS — Ma foi, non.

LE PRÊTRE — Depuis le péché originel un vent pernicieux monte de l'enfer sur la terre et nous incline tous au péché. Les enfants sont donc

naturellement portés au mal. Entre le bien et le mal ils n'hésitent pas, il vont à ce dernier comme le cheval court à sa provende. C'est pourquoi Dieu qui veut les sauver leur donne des tuteurs. Ces tuteurs sont chargés de diriger leurs instincts, de réformer leur nature viciée et de les pousser, bon gré mal gré, dans la voie du salut. Au commencement ils auront à lutter, à sévir même ; mais un jour l'enfant devenu homme leur sera reconnaissant de leur rigueur salutaire.

(à suivre.)

L'Assassinat du R. P. Bertholet.



LES Missions catholiques viennent de publier l'émouvant récit de Mgr Chouzy, préfet apostolique de Kouang-Si, racontant l'assassinat du P. Bertholet, prêtre des Missions étrangères, né à Lyon en 1865.

Nous croyons que cette relation des plus émouvantes intéressera les lecteurs de **La Famille Chrétienne** et leur inspirera quelque fervente prière pour ces martyrs de la foi qui sont une des plus pures gloires de notre pays.

“ Le 25 mars dernier, le P. Bertholet était parti de Siou-Jen-Hien pour visiter les nouvelles chrétientés dans les provinces de Ly-Pou-Hien et de Yun-Nigan-Tcheou (ou Iuon-An).

“ Comme il allait dans des pays nouveaux, il avait eu la précaution d'avertir les prétoires respectifs et de leur demander une petite escorte. Le voyage se fit sans incident. Le mandarin du Yun-Ngan l'invita même à entrer, l'accueillit bien et préposa des soldats pour veiller à sa sécurité pendant son séjour dans la petite chrétienté.

“ Le P. Bertholet, en présence de si bonnes dispositions, prolongea sa visite, passa les fêtes de Pâques et baptisa tous les catéchumènes de cette station, en tout 13 personnes.

“ Le 21 avril, il quitta la chrétienté en bénissant Dieu. A son passage à la ville de Yun-Ngan, le mandarin voulut encore le recevoir. Après un entretien d'environ une demi-heure, le Père poursuivit sa route avec six chrétiens ou catéchumènes et six prétoires : il voyageait en palanquin.

“ A une lieue et demie de la ville, vers les 2 heures de l'après midi, la petite caravane venait de passer un grand pont, quand une quinzaine d'hom-

mes de mauvaise mine, mais sans armes, veulent lui barrer le chemin par ordre, disent-ils. *On ne passe pas ! A mort !* crient-ils à tue-tête.

“ En même temps, dans tous les villages de la vallée, les tam tam et les conques marines sonnent le rappel avec fracas ; bientôt arrivent, drapeaux de la garde nationale déployés, quelques centaines de forcenés, armés de fusils, de lances, de piques, de poignards.

“ Le P. Bertholet met pied à terre et cherche à se réfugier dans un village, mais toutes les portes se ferment devant lui.

“ Il rebrousse chemin avec tout son monde dans la direction de la ville. Pendant l'espace d'un demi-lieue, on leur tire dessus sans les atteindre. A la fin, le Père est cerné de toutes parts ; criblé de coups de lance, il s'affaisse et expire

“ Un catéchumène et un chrétien baptisé subissent le même sort à quelques pas de lui. Deux catéchumènes sont emmenés captifs et ont dû se racheter à raison de 12 piastres par tête. Trois prétoriens sont blessés.

“ On s'empare de la chapelle du Père et surtout de papiers importants dont la perte est irréparable.

“ Cependant, deux personnes de sa suite et son domestique avaient réussi à gagner la ville et à porter au sous-préfet la lugubre nouvelle. Sans perdre une minute, ce fonctionnaire accourt avec toutes les forces dont il dispose ; une quarantaine d'hommes.

“ Il reconnaît les blessures et les corps, les fait laver par ses gardes et déposer, enveloppés de linceuls blancs, dans des cercueils qu'on est allé acheter en ville. Enfin, on les enterre sommairement tout près de là, avec une planchette portant les noms respectifs placée à côté de chaque cadavre.

“ Séance tenante, au milieu de la nuit, le mandarin mande l'auteur du crime qui vient d'être commis. C'est seulement à la seconde sommation qu'il est obéi.

“ Le sous-préfet s'est assis dans une assez pauvre maison du village ; il est entouré de ses soldats armés et tout prêts à faire feu au premier signal ; malgré une pluie battante, la bande des assassins se tient en dehors, enseignes déployées, à la distance d'une portée de fusil, décidée à défendre son chef.

“ Aux reproches qui lui sont adressés, celui-ci ose opposer des dénégations ; comme si, par la voix publique, on ne savait point que rien dans la contrée ne se fait sans son aveu ! Pourtant le représentant de l'autorité le laisse regagner son domicile, parce qu'il ne se sent pas en force. Il rentre en ville au point du jour.

“ Les jours suivants, on pille les maisons des chrétiens baptisés aux

fêtes de Pâques ; on ignore encore ce que sont devenues les personnes.

Mgr Chouzy dit en terminant :

“ Que va-t-il en résulter ? Voilà deux fois en moins de treize mois que le sang français coule au Kouang-Si, et deux fois avec des circonstances particulièrement aggravantes pour le gouvernement chinois. Le 1er avril 1897, c'est à deux pas d'une garnison impériale, dont les officiers restent indifférents ; le 21 avril 1898, c'est à l'instigation d'un officier retiré dans sa famille et par des gardes nationaux, enseignes déployées.



L'ESPION AMERICAIN.

Les journaux anglais racontent l'aventure suivante d'un espion américain ; elle ne paraît pas invraisemblable, surtout quand on sait que les hommes d'Etat espagnols, surtout M. Moret, avaient eu la naïveté de se laisser envahir par une nuée d'Américains.

Nous citons ce fait sous toutes réserves et nullement dans l'intention de blâmer les Américains de faire de l'espionnage de guerre, car c'est une chose qui a toujours été pratiquée par tous les peuples en guerre, sans exception, depuis le commencement du monde. Notre intention est seulement de rapprocher ce fait de celui autour duquel certains journaux ont fait tant de tapage, il y a quelques semaines, l'arrestation de deux sujets espagnols à Montréal. Ce rapprochement a pour but de faire voir combien les journaux à nouvelles sont peu scrupuleux pour amener l'opinion publique aux grés de leurs intérêts financiers.

LE SENOR FERNANDEZ DEL CAMPOS

Senor Fernandez del Campos, richissime Mexicain, arriva à Madrid peu de temps après la déclaration des hostilités et loua de fastueux appartements au premier étage d'un hôtel de premier ordre. Il fut bientôt connu, admiré, choyé dans tous les salons de la capitale.

C'était un homme de 35 ans, très brun, fortes moustaches. Interrogé au sujet du “ nabab ”, le ministre mexicain à Madrid déclara qu'il n'avait de sa vie entendu parler de ce Fernandez del Campos. Oh n'en crut rien, car le Mexicain était un des plus riches propriétaires fonciers de Chihuahua et l'ami intime du président Porfirio Diaz. Le silence du diplomate parut significatif, et chacun disait : “ Il y a probablement une alliance hispano-mexicaine sous roche. ” Lorsqu'on faisait des allusions à ce projet, Fernandez del Campos répondait :

— Non, j'ai tout simplement l'intention de publier mes impressions de voyage dans *l'Etoile belge*.

Le Mexicain parlait très purement le français, couramment l'allemand et on s'aperçut qu'il ne lui manquait qu'un peu de pratique pour pouvoir s'exprimer en anglais.

Cependant, la nouvelle de l'alliance mexicaine faisait son chemin, plusieurs journaux madrilènes en parlaient comme d'un fait accompli.

Un jour, Fernandez del Campos annonça son prochain départ pour Cadix et plusieurs hommes d'Etat lui offrirent des lettres d'introduction auprès du gouverneur de Cadix et de l'amiral Camara. Il répondit d'un air hautain :

“ Si le duc de Najera et l'amiral Camara veulent me voir, ils me trouveront à l'Hôtel de Paris. ”

Le Mexicain devint le lion de Cadix. Il reçut bientôt la visite du duc de Najera.

Quelques jours après, le commandant en chef de l'escadre dejeunait à l'Hôtel de Paris avec “ l'envoyé confidentiel du gouvernement mexicain ” Fernandez dit à l'amiral :

— J'ai appris que l'escadre allait quitter Cadix, je le regrette beaucoup, car j'ai le plus vif désir de la visiter.

— Chut ! répondit l'amiral, nous ne serons pas prêts avant six semaines ; mais, je vous en prie, n'écrivez pas cela à l'*Etoile belge*, ajouta-t-il en plaisantant.

Et l'amiral, en se retirant, dit à l'oreille d'un de ses officiers :

— Il est correspondant de journaux comme vous et moi.

Le lendemain, le Mexicain dîna avec l'amiral Camara à bord du *Rapide*. Il joua aux cartes avec les officiers et perdit une centaine de dours au “ monte ”. On lui fit visiter en détail toute la flotte, l'arsenal, les fortifications, les chantiers maritimes, etc. Un jour enfin, l'escadre partit, et le Mexicain, à bord d'une chaloupe de l'amirauté, vint souhaiter bon voyage à ses amis les officiers.

La semaine dernière, un journaliste anglais, qui l'avait connu à Madrid, était à Tanger. Quel ne fut pas son étonnement en voyant sur la terrasse de l'hôtel don Fernandez del Campo, armé d'une longue-vue marine qu'il tenait braquée vers la côte d'Espagne.

— Comment allez-vous ?

— Très bien, et vous ? êtes-vous arrivé par le dernier steamer ?

— Tiens, mais vous parlez admirablement l'anglais, maintenant.

— Je le crois bien, je suis Américain.

— *Americano* ?

— Non, Yankee ; et je suis capitaine du 2^e Texas Rangers.

La confession du bohémien.

(suite et fin)



ALORS, une idée monstrueuse s'empara de moi : sauver à tout prix Carmen en lui rendant son Luigi.

J'avais vu pendant une de nos haltes, à l'entrée d'un village, un enfant, beau comme le jour, qui prenait ses ébats au milieu de la campagne, près d'une bonne de riche maison. Et cet enfant, chose extraordinaire, ressemblait à Luigi au point que Carmen, alors heureuse mère, appela son fils pour le comparer au bel enfant qui nous apparaissait.

— Fé... Fénor. disait-elle en frappant l'une contre l'autre ses petites mains, dis, on les confondrait, n'est-ce pas?... Oh ! qu'ils sont jolis tous deux !

Je me rappelai alors cette rencontre bizarre et, dans ce cruel moment, perdant la tête, et décidé à tout tenter pour sauver ma Carmen, je fis chercher et voler cet enfant.

On le substitua au cadavre qu'étreignait avec force contre elle la pauvre insensée, et lorsque l'accès s'éloigna, elle s'éveilla et reprit connaissance à un éclat de rire de son beau Luigi !...

Mon Père... est-ce que le ciel n'excuse pas certaines fautes ?...

Continuez, mon enfant, dit avec bonté le prêtre, Dieu vous entende...

Le vieux Fénor reprit :

— Mon crime ne me profita pas, voyez-vous ; un an après, ma pauvre enfant mourait subitement, sans agonie. Elle jouait avec Luigi et s'affaissa près de l'enfant, qui ne comprit pas... Du reste, elle n'était pas sa mère... ;

Ce Luigi partagea notre existence plusieurs années encore, chéri de tous en souvenir de Carmen et de l'autre, le premier, le vrai enfant des bohémiens. Celui-ci était d'un sang trop pur pour se mêler complètement à nous, pour prendre nos instincts de sauvages ou de brutes ; souvent, il s'isolait, craintif et sombre, au milieu de nos rires et de nos fêtes. Enfin, un jour, pressé par le désir de connaître une autre vie, il disparut.

Je ne le fis pas rechercher, rongé par le regret de ma faute qui me pesait sur le cœur de toute la grandeur de la perte de Carmen ; mais j'appris adroitement par un des nôtres, qu'il avait été recueilli au village de Cunig par un armurier...

Le prêtre eut un tressaillement

— Du nom de Berthe, continuait Fénor qui fit comme s'il ne voyait rien.

L'abbé Denef devint très pâle.

— Cet armurier s'intéressa au sort de cet enfant, veuf et sans famille, il l'adapta. J'ai su depuis que le petit s'était tourné vers le bon Dieu et se destinait à l'état ecclésiastique.

Le confesseur ferma les yeux, et, d'une voix faible comme le souffle, il disait :

— Continuez, mon frère, vous regrettez votre faute, n'est-ce pas ?

Fénor s'était soulevé et avait appelé encore une fois un des siens ; il lui demanda à voix basse quelque chose et ajouta : « Vite... très vite !... »

— Mon Père, disait-il maintenant au prêtre, mon crime, je viens le réparer. Cet enfant, ma conscience me l'a fait chercher et retrouver, et maintenant je dois le rendre aux siens, à sa famille. Ah ! que je puisse, du moins en révélant son nom, faire des heureux, il le faut... n'est-ce pas ?

Un solennel silence entourait cette scène : chacun écoutait anxieux les paroles du vieux chef, et au milieu de ces gens aux figures étranges, aux vêtements bariolés, bizarres, l'ecclésiastique, debout, la tête découverte, sa belle figure pâle demeurée sereine, sa main levée pour absoudre, rappelait le Christ Jésus montrant aux pauvres pécheurs la bonne route.

— Faites votre devoir, mon enfant, dit une voix assurée, forte, vraiment digne d'être celle du représentant de Dieu.

— Eh bien ! mon Père, le petit Luigi d'autrefois devint l'abbé Denef, et l'abbé Denef a nom...

Des pas se rapprochaient, pressés, au milieu du taillis ; le vieux Fénor eut un mouvement de joie, une expression de triomphe ; les branches s'écartaient et, au milieu de la route, en pleine lumière, interdite et n'osant plus avancer, la marquise de Sudy apparut.

Alors, ramenant un vieux plaid fripé et usé sur sa poitrine haletante, le chef des bohémiens dit d'une voix haute, légèrement tremblante et un peu théâtrale :

— Abbé Denef ! voici votre mère. Vous êtes le marquis de Sudy !.....

Puis, éclatant en sanglots, et sentant son vieux cœur saigner par une plaie largement ouverte, le père adoptif de Carmen demanda et reçut l'absolution.

S. LYDIANI.



La Dernière Gerbe.

Z... an !... La faux, soigneusement martelée sur le bord du champ et aiguisée avec amour par le moissonneur, se plonge goulûment dans les masses profondes des épis blonds... Z... an !... A chaque mouvement du faucheur, on voit luire un éclair et, comme si la foudre le suivait, des sillons entiers, après avoir oscillé un instant comme des bataillons ivres, s'inclinent et s'abattent à ses pieds... Z... an !... Il y a déjà longtemps que cela dure, et la faux jamais rassasiée, toujours affamée, dévore, dévore, dévore, engouffrant sous le grand soleil de Dieu les richesses opulentes de la terre... Z... an !... De toutes les immensités ondoyantes qui constituaient la ferme du Toit-Pointu et faisaient ressembler la Beauce à un océan de flots d'or, il ne reste plus, tout là-bas, qu'un coin de champ, qu'une petite corne toujours diminuée... Z... an !... Z... an !... Hardi ! moissonneur ! voilà le jour qui baisse et le couchant qui s'empourpre de sang ; il faut finir aujourd'hui... Z... an !... la dernière gerbe est tombée !...

Tandis que le bon faucheur se redresse et, du revers de sa manche, essuie son front ruisselant, les plieuses se sont baissées vers la dernière fauchée et l'ont mise en faisceau. Un moissonneur les suit, avec des *yants* à sa ceinture. D'un tour de main la gerbe est faite, et liée, et jetée sur une voiture haute comme une maison à trois étages, et en route pour la ferme !... la moisson est finie !...

Au milieu du champ, maître Brazard, le fermier du Toit-Pointu, cause avec des cousins venus de Paris.

— Alors, vous êtes content ? lui dit quelqu'un.

— Mais oui... mais oui... la récolte s'est assez bien faite... Un temps exprès... Seulement...

— Seulement...

— Il faudra vendre, et j'ai quasiment idée que le blé sera bon marché cette année... Il y en a trop...

— Vous en avez trop ?...

— Oh ! pas moi... les autres !...

Et tout en divisant ainsi, on s'est mis en route pour le Toit-Pointu.

— Pardon, cousin... dit tout à coup une Parisienne, mais pourquoi ne faites-vous plus comme autrefois ?

— Comment ?... sous quel rapport ?... machines ?... engrais ?... culture ?.

— Non !... pour les usages...

C'était pourtant si joli !... Je me souviens, quand j'étais petite, toute petite... et que vous étiez jeunes fermiers...

— Il y a longtemps, alors...

— Quarante ans au plus... On m'envoyait toujours passer avec vous le temps de la moisson, et j'attendais avec impatience la chute de la dernière gerbe... Oh ! cette dernière gerbe !... je m'approchais si près pour la voir tomber que les faucheurs étaient obligés de me faire des gros yeux... mais je restais quand même !... et quand elle était par terre, c'était moi qui la liais avec un *yant* fleuri de bluets et d'alènes... puis on me hissait avec elle sur le faite de la voiture et on rentrait ainsi, au soleil couchant, dans la cour du Toit-Pointu, et vous, mon cousin, vous faisiez ranger vos faucheurs autour de la voiture, et de votre belle voix vous entonniez le *Magnificat*,

pendant que la cousine Brazard apportait tous les livres de messe de la ferme avec la page toute marquée... C'était très touchant, et j'avoue que tout à l'heure...

— Ah! ah! ah!...

— Qu'est-ce que vous avez à rire?...

— Excusez-moi, cousine, il faut que j'aie surveiller mes meules... A ce soir...

Et le père Brazard, riant toujours, quitta brusquement la compagnie et s'enfonça à travers champs, vers l'endroit où les moissonneurs commençaient à entasser les gerbes.

Le soir venu, après dîner, ce fut le fermier qui reprit la conversation.

— Il faut convenir, cousine — dit-il en mettant ses coudes sur la table, — que pour une Parisienne vous êtes joliment arriérée...

— Comment ça?...

— Mais oui... cette histoire de la dernière gerbe...

— Eh bien?

— C'est ça qu'était des superstitions!

— Je ne vois pas quelle superstition il y a à remercier le bon Dieu des...

— Le bon Dieu!... y en a point!...

— Et depuis quand vous en êtes-vous aperçu?

— Depuis que mon fils a fait ses études... C'est lui, mon gars, mon bachelier, qui nous a fait voir que nous étions plongés jusqu'au cou dans les ténèbres de l'ignorance, et que c'étaient les curés qui, pour nous gouverner, nous faisaient avaler un tas de balivernes... Ce qu'il a pouffé de rire quand il a vu chanter le *Magnificat* autour de cette gerbe!...

— Eh bien! cousin, vous direz ce que vous voudrez, mais je ne croirai jamais que nos vieux parents, de qui nous tenions ces usages, étaient plus bêtes que nous... C'est comme vos faucheurs, ce soir-là, vous les invitiez à manger avec vous, on dînait en famille... Des braves gens!... si dévoués!... le vieux père Jacques... et le grand Toinet... et la Martine... On trinquait ensemble!... on chantait sa petite chanson!... Quels bons serviteurs!... et si aimables!... C'est vrai qu'ils n'étaient pas émancipés... Tandis que ce soir...

— Ce soir?... Ah! mon Dieu!... Moi qui oubliais!...

Et le père Brazard, se levant tout d'une pièce, courut vers l'armoire et en retira un revolver de fort calibre dont il examina soigneusement le bassinet.

Stupéfaction générale!... Ce que les Parisiens étaient bleus!...

Lui, l'homme pacifique par excellence, un revolver!...

— Mais enfin?... demanda un cousin.

— Je vais vous le dire — expliqua le père Brazard, — au jour d'aujourd'hui, on ne sait pas qui on emploie, et il faut que je fasse ma ronde pour voir si mes moissonneurs ne mettent pas le feu à mes meules!...

La place nous manque aujourd'hui pour l'article sur le St Esprit, et la vie de Ste Marguerite.

.....
DIRECTEUR: A. L. MANGIN, PRÊTRE,

A MASSON, COMTE LABELLE, QUE.

PAGES ET MENESTRELS, Opérette,90
L'ATELIER DE MAITRE ELOI, Opérette,75
LES VIEUX GROGNARDS, Opérette-bouffe,75

Pour Jeunes Filles.

LE FLAGEOLET MAGIQUE, Folichonnerie enfantine,65
UN THE CHEZ MME GRISPOIL, Opérette-bouffe,65
BROUILLEES A MORT, Opérette-bouffe,75
LES FILLES D'HONNEUR DE MARIE STUART AU LOUVRE, Opérette,75
LA VENGEANCE DE FFF ODETTE, Opérette-Féerie,75

OPUSCULES DE PROPAGANDE.

Les articles marqués en italique existent aussi en anglais.

La Voie Douloureuse.

Le Prêtre.

Salut, O Mère de Miséricorde.

Réparation.

Bouquets spirituels aux âmes du Purgatoire.

La Sainte Messe.

Il règnera par son divin Cœur! D'après les révélations de la
B. Marguerite Marie.

Le prix est le même pour tous les opuscules ci-dessus, c'est-à-
dire: 2 centins pour un, — \$ 1.50 le cent.

Ajouter pour frais de poste : 1 centin par 5 opuscules.



Feuillets à 12 centins le cent, — \$ 1.00 le mille.

Souvenez-vous. — Un Vrai Trésor. — Mystères du St Rosaire. — Pe-
tit Evangile du St Nom de Jésus. — *Brefs de St Antoine, sur pa-
pier.* — Litanies de la Résignation.

Brefs de St Antoine, sur toile, doubles, avec le petit Evangile à
l'intérieur. 3 cents chacun. — \$ 2.00 le cent.



La Famille Chrétienne

paraît chaque semaine \$ 1.00 par année, payable d'avance.

MASSON, CTÉ. LABELLE, P., Q.



Autres publications recommandées.

Le Messager Canadien du Sacré-Cœur de Jésus,

Une fois par mois — 50 centins par année. 144 Rue Bleury, Montréal.

Le Petit Messager du T.-S. Sacrement, organe de la dévotion au T.-S. Sacrement. Une fois par mois — 50 centins par année.

320, AVENUE MONT-ROYAL, — MONTRÉAL.

Les Fleurs de la Charité, organe des intérêts du patronage. — Une fois par mois — 25 centins par année — A. NUNESVAIS, prêtre, directeur, 62, COTE D'ABRAHAM, QUÉBEC.

Petites Annales de la Congrégation des Missionnaires Oblats de Marie Immaculée. — Une fois par mois. — 75 centins par année.

Eglise St Pierre, Montréal.

L'Enseignement Primaire. — Une fois par mois — \$ 1.00 par année. Rédacteur en chef: C.-J. MAGNAN, Professeur à l'École normale Laval, QUÉBEC. Recommandé aux instituteurs, institutrices, commissaires d'école.



A VENDRE A L'IMPRIMERIE JEANNE D'ARC.

Le SCAPULAIRE de N.-D. du MONT-CARMELO

SUIVI DE QUELQUES CONSIDÉRATIONS
SUR LA COMMUNION DES SAINTS ET SUR LA DIME.

Par

J. T. SAVARIA,

Chanoine honoraire de la cathédrale de Montréal.

Prix : broché 40 centins, relié 50 et 60 centins. Frais de port en plus.